

LA POLITIQUE SUR LE CANAPE

par **Francesco Tomas Gonzalez Cabanas, Philosophe argentin**

« Gouverner est impossible car il s'agit de faire des désirs. » La définition de Jacques Lacan est d'une telle ampleur, étudiée évidemment plus par la psychologie que par le champ politique, où elle passe inaperçue ou oubliée. Lorsqu'une communauté s'apprête à choisir (presque toujours obligée par la loi et conditionnée par des enjeux économiques) qui gèrera ses affaires publiques, chacun de ses membres met véritablement en jeu ses désirs qui seront canalisés par les candidats (dans de nombreux pays). , ce sens de candidat a aussi un sens de prétendant ou d'amant (ce qui n'est pas une coïncidence) des hommes politiques. Pour en revenir à Lacan, le désir ne s'accomplit pas, il soumet le sujet et est toujours en relation avec ce que l'on croit ou ressent comme un autre, il naît de l'absence et aboutit en elle. C'est la raison pour laquelle la politique démocratique occidentale consiste à nous faire désirer une organisation sociale de liberté, d'égalité et de fraternité qui ne la réalisera jamais et qui n'a même pas le but ou la proposition de l'atteindre, mais de manière simple et complexe, à nous la faire désirer. Cependant, la nécessité de comprendre la politique en termes psychanalytiques est encore plus impérative, afin que nous puissions supporter ce dont nous avons hérité et que nous puissions modifier, si nous le souhaitons, ce que nous considérons comme étrange, qui nous affecte et qui nous sépare vers les marges de la folie.

Le sinistre en politique. Sigmund Freud a dépouillé le concept d'étrangeté, comme ce qui, étant familier ou proche, en raison d'une certaine circonstance, devient effrayant, menaçant et horrifiant. Le père de la psychanalyse l'illustre très bien lorsqu'il évoque le thème des œuvres classiques pour enfants ; tout ce qui était magiquement proche, immédiat, dans une certaine mesure intime et appartenant, devient soudain terriblement dangereux, nuisible et menaçant, sans que l'étrangeté ne fasse une brèche, a contrario sensu, la force de la sinistre s'appuie sur ce point de départ de connaissance et de familiarité, qui a priori posé une

confiance où rien de mal ne pouvait venir de ce sujet qui était proche et qui brise brutalement. La politique, ou les hommes politiques dans une campagne électorale, apparaissent devant l'électorat comme s'ils étaient l'élite, choisie par un dictateur céleste, qui agit à la fois comme une figure patriarcale et matriarcale, qui résoudra chacun des problèmes de la société en général ainsi que de ses membres en particulier. Les moments précédant le vote exacerbent cette familiarité avec l'électeur, l'hypostasiant jusqu'au "delirium tremen", où il prend des photos avec ceux qui lui serrent la main, visite des endroits où il n'est jamais allé et n'irait jamais dans d'autres circonstances, Ils se reproduisent à l'infini, à travers les différentes plateformes médiatiques, virtuelles et réelles (affiches, graffitis, banderoles) dans le seul but de galvaniser ce supposé lien de familiarité, d'appartenance, de sédimentation et de protection. La chose sinistre se produit quelque temps plus tard, lorsque l'homme politique, grâce à ce vote de confiance qui se traduit par un vote réel, accède au siège, à la gestion de l'administration ou à l'espace de représentation. Cette plate-forme ou manifeste de proposition brûle dans la flamme crépitante de l'inaccompli, de ce qui n'a existé que pour un moment précis pour convaincre circonstanciellement et qui, par cette logique elle-même, est érigée, se manifeste avec force dans le sinistre.

Le loup sort de son déguisement pour manger le Petit Chaperon Rouge. Le vilain petit canard se rend compte de sa laideur lorsque ceux qui le croyaient familier le montrent sous la hideur d'un plumage inconnu. Le roi est nu et le caractère sinistre du mensonge apparaît clairement lorsqu'une voix inattendue rompt le lien fictif entre le principal et les envoyés, qui était jusqu'alors bien plus évident et palpable que le sens de la vue lui-même.

Les démocraties occidentales souffrent de ce mal de politique sinistre avec les symptômes indiqués ci-dessus, une maladie chronique sans remède possible, mais avec un traitement permanent, pour atténuer le déchirement qu'elle produit, quand

survient le schisme, la scission, le moment culmine où la voiture tourne dans une citrouille.

Mettre des mots sur cette douleur, comme la psychanalyse prévoit essentiellement des cas particuliers, est dans une certaine mesure ce que fait la communauté, à travers ses expressions, toujours beaucoup plus radicalisées qu'innombrables, du point de vue verbal, médiatisées par les systèmes de communication traditionnels comme modernes. L'homme ordinaire, ou le citoyen ordinaire, prononçant des jurons contre la politique ou ses politiciens à une table de bar ou sur un banc sur une place, est l'image par excellence de ce que signifie la légitimité politique dans nos systèmes représentatifs actuels.

Martin Heidegger, familier des arguments de la poétique allemande (mais pas de la politique allemande), affirmait que l'être vit dans le langage.

Nos démocraties sont des domaines purement, éminemment et exclusivement discursifs. La dispute entre ceux qui ne sont pas d'accord avec les principales règles du jeu politique, plus qu'une bataille idéologique, ou politique dans son sens philosophique, mène en réalité une cure psychanalytique, ils pleurent, après la douleur du sinistre.

Or, ceux qui veulent autre chose, pour eux comme pour leur communauté, à l'image de nos démocraties occidentales actuelles, devront sans doute sortir de la sphère pleinement discursive.

Ce serait déjà le domaine de l'incertitude, bien différent du sinistre. Comme nous l'avons vu, cette dernière est l'action inattendue et horrible de quelqu'un que nous connaissons qui nous fait du mal, ce qui est incertain, cependant, c'est la peur totale de l'inconnu, c'est l'obscurité que nous avons évitée étant enfants et que nous avons réussi à surmonter ? Quand un adulte nous lit ces histoires où ils nous nourrissent de sinistre.

Nous sommes habitués à demeurer discursivement dans la douleur, dans le traitement permanent et cyclique que nous nous

imposons pour endurer et endurer, non pas parce que nous le voulons ainsi, mais parce que nous craignons l'inconnu, l'incertain.

Nous n'acceptons pas pleinement que nous sommes un être destiné à la mort, même si ce déni nous a conduit à construire des systèmes politiques qui ne nous donnent pas la possibilité de vivre, ou ne nous permettent qu'une vie partielle et toujours exclusivement discursive.

La politique exclue

Peut-être ne pas être capable d'accepter l'évidence, l'évidence, l'incontournable, a dû nous donner le pouvoir à la pensée abstraite, à la psychose existentielle dont nous souffrons tous en voulant réécrire avec nos signifiants, le vaste champ de la nature, qui comme une table rase, se termine, nous révélant, nous découvrant, comme des êtres forclos. Connaître la nature psychanalytique du terme forclusion, son origine, tant étymologique que dans son usage, puis dans le domaine du droit, contribue à l'ensemble des idées que l'on souhaite transmettre. Exclusion et rejet d'une manière concluante ou définitive qui, linguistiquement, psychanalytiquement, humaniste, ne finit jamais, puisque ce qui est forclos revient, revient, sous forme hallucinatoire ou non, mais il revient, il ouvre, la fissure où entre la lumière, qui revient tout éclairer, ou tout remettre en question, ce qui, dans ce cas, serait la même chose. L'orphelinat, produit du courage existentiel dont nous sommes le produit ou le résultat, crie, implore, pour sortir d'une telle condition. Nous créons à la fois des dieux, ainsi que des codifications, des perspectives, des œillères, des figures géométriques, des nombres, presque. tout comme une représentation de cette réécriture de ce que nous ne sommes pas, de nos facultés limitées que nous n'acceptons jamais vraiment comme telles.

Le monde est à nous parce qu'il ne l'est pas, parce qu'il n'a jamais été, et ne sera pas, parce que nous ne l'assimilerons jamais dans

son ensemble, où notre rôle est à la fois insignifiant et imperceptible, peu importe combien nous sommes obligés d'y penser. et surtout tout semble essentiel et indispensable.

La réalité parallèle que nous écrasons, écrasons, c'est la représentation que nous nous faisons du monde, de la nature, que nous n'acceptons pas, ne tolérons pas, ou ne supportons pas telle quelle.

Nous voulons croire aux lignes droites, au sein de cette psychose existentielle que nous éclairons par l'abstraction, nous avons altéré toutes les facultés avec lesquelles nous pouvions être en harmonie et en plein sens, avec nous-mêmes et avec la chose donnée. Nous croyons voir la pluie droite, le vent souffler dans cette géométrie fictive, la mer se briser droite, comme tout autre être dans la nature en mouvement, marchant côte à côte avec une ligne pointillée habituelle et éternelle.

Sans aucun doute, s'il existait un être, non supérieur, mais doté d'une capacité de raisonnement similaire, nous voyant habiter le monde comme nous l'habitons, nous observerait à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique, pour ne pas dire d'un asile, avec tout le côté péjoratif que cela ce sens s'est forgé tout au long de l'histoire.

Privés de raison, ou du moins de cette connexion non problématique, qui rendrait notre séjour sur terre beaucoup plus harmonieux, avec la possibilité que tous nos mondes s'inscrivent dans le monde du collectif ou de l'humain, nous devons croire que nous sommes libres et habilités à vivre l'expérience humaine dans la plénitude et l'étendue de notre être.

La fuite que nous transformons en représentation, la non-acceptation du monde tel qu'il est, permet de construire, comme hallucinatoire, le retour de l'occlus, du rejet exclusif ; Nous nous donnons une forclusion dans laquelle nous vivons, psychotiquement et placidement.

La forclusion se constitue en politique, lorsque nous représentons, ou surreprésentons, la représentation ontologique ou existentielle

dans laquelle nous décidons de vivre, nous qualifiant de citoyens et habilités à choisir, un entourage qui nous gouverne, ou qui prend les décisions collectives.

Ce serait quelque chose comme, non content d'inventer des lignes droites et de les superposer à la nature, de les tatouer sur notre cognition, comme des dessins, des constructions, des chiffres, la comptabilité et l'accumulation, nous la rendons encore plus droite, plus fictive, plus fermée, mais monotone, artificiel, hypostasié dans sa représentation, forclos, psychotique.

Il en résulte une démocratie, timide, édulcorée, anesthésiée, glacée, qui réagit sous des rôles d'agonie, régurgitant, symptomatiquement, ses représentants (le circuit de la représentativité se ferme ici, parti d'une représentation ontologique, qui succède ensuite à une représentation surpolitique et aboutit aux représentants que la représentation nous rend, comme un système construit) et dont nous pensons de temps en temps qu'ils sont plus éloignés qu'ils ne le sont réellement de ce que nous sommes.

Dans la déraison dans laquelle nous décidons d'endurer le courage d'exister, nous ne voulons pas rendre compte de l'intraduisibilité qu'il a avec le monde que nous habitons, lorsque le système de représentation (le démocratique) nous rend le pouvoir (par le biais du vote), aussi, à travers l'utilisation de la prétendue liberté politique que nous prétendons donner) à ceux qui expriment nos mâchoires les plus cyniques et les plus sinistres.

Cela ne nous dérange pas tellement de savoir que nous vivons dans une hallucination, dans une forclusion politique. Ce qui nous met mal à l'aise et génère du mécontentement, c'est de réaliser que toutes les réimpressions que nous avons données à la nature, toutes les lignes droites, tracées et à découvert, c'est-à-dire même le système lui-même qui, selon notre invention mathématique, devrait nous parvenir à tous ou à moins qu'ils ne soient rendus visibles à ceux qui n'ont pas assez ou à travers ceux qui n'ont pas

assez pour que les autres en aient plus, ils n'ont pas aussi raison que nous le pensons, le ressentons et l'imposons.

L'hallucination éclate, parfois, par des interrègnes de lucidité, nous nous interrogeons sur notre propre humanité, et de temps en temps, nous remettons en question les dictateurs que nous oignons pour nous faire vivre dans cette sécurité psychotique, pour laquelle nous disons même, perversement agir et donc, même voter, démocratiquement.

Jacques Lacan, l'inventeur du terme de forclusion dans le champ psychanalytique, a proposé la structure de la psychose comme un effet de celle-ci, sous le signifiant du Nom du Père. Dans nos termes, ou de réintroduction dans le champ politique, ce signifiant est simplement la règle du jeu.

Que ce soit pour habiter plus agréablement notre hallucination, ou pour en sortir (aporie dont il n'est pas question ici) nous n'avons pas besoin de changer de représentants ni de trouver des modifications accessoires, ce dont nous avons besoin c'est du changement radical et conceptuel de notre être au monde, à la fois ontologiques et donc politiques.